

[Les numéros de paragraphes, de 1 à 7 (parfois doubles) correspondent à ceux du texte intégral]

LE NÉANT

A raisonner, semble-t-il, correctement, il n'y a pas d'équivoque : rien, ce n'est rien, ce n'est donc pas "quelque chose".. Puisqu'un concept, par définition, désigne une réalité objective, il n'y a donc pas de concept de "rien" ; "rien", ce n'est qu'un mot. Bergson montre comment on est amené à prendre, à tort, ce mot pour un concept.

Et cependant..On parle de vide. Qu'est-ce que le vide, sinon un espace où il n'y a rien. Si le vide existe, le "rien" doit nécessairement exister. Il y a la négation ; c'est un acte positif, mais qui vise à annuler. L'esprit qui nie, c'est l'esprit qui refuse de croire à ce qui est jugé insuffisamment prouvé ; et certes alors l'opinion refusée apparaît comme "rien", comme de simples mots ne pouvant désigner des concepts, donc comme du "rien" inexistant.

Mais ce pouvoir de nier peut s'exercer autrement ; c'est d'abord, dans la conscience de soi, l'opposition, soulignée par Sartre, entre l'état du soi et la prise de conscience ; un néant les séparerait ; je ne suis pas totalement adéquat à mon état d'âme ; toute croyance consciente serait croyance troublée.

Mais l'acte négateur, porté par des sentiments comme l'angoisse ou l'ennui, peut porter aussi sur la totalité du monde où l'on est obligé de vivre : ce monde apparaît comme un néant, rien. Et pourtant, d'une certaine façon, il est. Et, pour le mystique, il existe une Réalité suprême, mais qui ne saurait être assimilée aux grandeurs de ce monde : elle est transcendante ; si l'Etre s'applique aux réalités de ce monde, on dira que cette Réalité suprême est au-delà de l'Etre, par conséquent un non-être, mais existant.

A l'opposé, on évoquera cette passion de la destruction qui s'empare de certains êtres, cette volonté forcenée d'abaisser, d'avilir, qu'on trouve par exemple chez Sade ; il s'agit d'anéantir. **Dans beaucoup de religions, il existe une divinité du mal, dont l'unique passion serait de détruire les valeurs positives. Là encore, on est confronté à la réalité du néant.**

1/ La critique bergsonienne de l'idée de néant

Bergson dit d'abord l'importance qu'a eue cette idée dans l'histoire de la philosophie : c'est parce qu'on se figurait qu'avant le monde il y avait le néant qu'on s'est demandé : pourquoi le monde ?

Pourquoi y-a-t-il quelque chose plutôt que rien ? Mais c'est une question à ne pas poser, puisque, quand on dit qu'il n'y a rien, c'est que rien n'existe. "Rien" n'est pas un concept, puisqu'aucune réalité objective, par définition, ne lui correspond. Jamais je ne puis me représenter vraiment un monde d'où tous les objets auraient disparu ; jamais je ne puis me percevoir non-existant.

On croit qu'un jugement de négation, posant le néant, est symétrique du jugement affirmatif, qui pose l'être. Mais le jugement de négation ne porte pas sur l'existence ou non d'un objet, mais sur un jugement qu'on considère comme erroné. En fait, quand on dit : "je ne vois rien", c'est que l'on

ne voit pas ce que l'on cherche ; mais à la place de ce que l'on cherche, il y a toujours quelque chose.

L'idée de rien, c'est l'idée de tout, avec, en plus, un mouvement de l'esprit qui, considérant qu'un objet pourrait ne pas exister, puisqu'en fait il n'a pas toujours existé, imagine tous les objets anéantis : il n'y a pas d'idée de rien.

Où il faut donner raison à Bergson, c'est dans son affirmation qu'on ne saurait poser un néant existant préalablement à l'être : un tel néant ne saurait rien avoir qui le fasse d'une certaine manière exister. Pour le reste, il y a matière à discussion.

2/ L'idée de rien dans l'histoire de la philosophie.

Parménide (-6ème.- 5ème) expose sa pensée dans un poème qui le montre **mené sur un char par la déesse qui lui enseigne la vérité. Et cette vérité, c'est le discours rationnel qui la détient : "L'être est, le non-être n'est pas, tu ne sortiras jamais de cette parole. L'Être est, immobile, non-changeant, sans commencement ni fin, achevé de toutes parts, semblable à la masse d'une sphère bien arrondie"**.

Par ailleurs, nous avons des impressions sensibles, confuses, souvent contradictoires, mais qui nous permettent de nous adapter au monde : Parménide les élabore en un discours de l'opinion qui, aide à s'orienter dans la vie, mais qui n'a aucune prétention à la vérité.

Le monde sensible n'est pas intelligible. Zénon d'Elée appuie cela d'une démonstration : le mouvement est irrationnel, inintelligible ; Achille ne rattrapera jamais la tortue.

Platon **n'accepte pas que la réalité sensible soit impensable**. Certes, elle est multiple, mais le multiple est habité par un manque qui appelle son complément ; de même tout changement se projette vers ce qui n'est pas encore. **Autrement dit, un discours rationnel de la réalité implique, d'une certaine manière, l'existence d'un manque, donc d'une sorte de néant**. Il faut donc accepter, contrairement à ce que proclamait Parménide, une sorte d'existence du néant. Pour le faire admettre, Platon prend l'exemple du Sophiste.

Le Sophiste prétend tout savoir et donc pouvoir tout enseigner ; mais son savoir n'existe pas, c'est un non-être, et pourtant le Sophiste, qui le dispense, est.

Ce non-être prend existence dans le discours du Sophiste. Ce qui amène l'étranger d'Elée, qui mène le dialogue *le Sophiste* à commettre le "parricide", c'est-à-dire à proclamer, contrairement à ce que disait Parménide, qu'en quelque façon, le non-être est, et que l'être, en quelque façon, n'est pas. La pensée n'est pas la contemplation de l'identité de l'Être à soi-même ; elle est vie, vie qui pénètre la représentation de l'objet connu.

Le monde sensible n'est pas abandonné à l'opinion ; il est mouvant et changeant, mais pas de façon quelconque et désordonnée ; les objets changent en restant les mêmes, comme l'enfant qui devient homme. Cinq "grands genres" règlent ce changement : l'être, le repos, le mouvement, le même et l'autre. **Puisqu'un étant change en restant le même, c'est qu'il y a en lui un non-être qui aspire à être comblé**. Mais il n'est pas comblé par n'importe quoi, le non-être est un non-être déterminé qui appelle, pour le compléter, un "autre" bien déterminé ; (*je pense, donc je suis, et non : je pense, donc je chante*) Le non-être platonicien, c'est l'altérité déterminée qui permet le discours rationnel. L'erreur vient de ce que l'on ne donne pas à un étant l'autre qui lui convient. Mais

Platon refuse le non-être indéterminé, un rien qui ne soit pas le rien interne à quelque chose ; il n'y a pas de néant absolu.

La solution platonicienne (la négation, c'est l'altérité) a marqué durablement le discours philosophique. Elle culmine dans le discours hégélien. Chez Hegel, l'altérité immanente au concept n'est pas seulement un non-être déterminé, mais le concept lui-même se niant pour s'accomplir *"le bouton disparaît dans l'éclatement de la floraison, et l'on pourrait dire que le bouton est réfuté par la fleur. A l'apparition du fruit, également, la fleur est dénoncée par le fruit comme un faux être-là de la plante, et le fruit s'introduit à la place de la fleur comme sa vérité. Ces formes ne sont pas seulement distinctes, mais encore chacune refoule l'autre parce qu'elles sont mutuellement incompatibles. Mais, en même temps, leur nature fluide en fait des moments de l'unité organique dans laquelle elles ne se repoussent pas seulement, mais dans laquelle l'un est aussi nécessaire que l'autre, et cette égale nécessité constitue seule la vie du tout"*.

3/ 4/ Le problème du vide

Dans la ligne platonicienne, **Aristote réfuta les arguments de Zénon d'Elée sur l'impossibilité du mouvement**. Sa critique est celle-ci : Zénon raisonne à partir d'un espace divisible à l'infini et d'un temps non divisible à l'infini, si le temps est divisible comme l'espace (et c'est le cas) Achille rattrape la tortue. En fait, je comprends assez mal cette critique ; je préfère celle de Bergson : ce qui est à considérer, ce n'est ni l'espace parcouru, ni le temps, mais les "pas" faits par la tortue et par Achille ; ces pas sont des unités indivisibles ; comme ceux d'Achille sont plus longs et plus rapides que ceux de la tortue, il la rattrape et la dépasse.

Mais Aristote refuse tout aussi bien les arguments de ceux qui affirmaient l'existence du vide. Pour Leucippe ou Démocrite, l'existence du mouvement impliquait l'existence du vide : il fallait un espace vide pour qu'il y ait accroissement, et il fallait des vides intérieurs aux corps pour permettre le tassement. Pour Aristote, il n'y a aucune nécessité à conclure du mouvement au vide : *"les objets peuvent simultanément se céder la place les uns aux autres sans qu'aucun intervalle n'apparaisse qui sépare les corps en mouvement ; il en est ainsi dans les tourbillons"*. En fait, si le vide existait, il ne pourrait y avoir mouvement ; là où il y aurait vide, tout serait indifférencié et il n'y aurait aucune raison pour que le mouvement se dirige en un endroit plutôt qu'ailleurs ; le mouvement naturel (eau et terre vers le bas, feu et air vers le haut) serait impossible, autant d'ailleurs que le mouvement forcé ; Et, dans le vide, tous les corps auraient la même vitesse, ce qui est impossible (!).

Cependant, malgré Aristote, les partisans du vide continuaient à défendre leur thèse. **Epicure affirme l'existence d'un vide primordial**. Dans ce vide, se déplacent les atomes, éléments éternels de la matière. Emportés de haut en bas, tout droit à travers le vide par leur masse propre, il arrive qu'à un certain moment ils s'écartent de leur trajectoire (c'est le "clinamen" d'Epicure et Lucrèce) et s'assemblent, formant ainsi les objets du monde ; **les corps vivants naissent de ce qui est insensible. L'espèce humaine s'est développée à partir d'atomes ayant leurs caractères propres** ; les combinaisons d'atomes ont donné aussi les dieux, mais des dieux mortels qui ne s'occupent pas des hommes.

Le problème du vide parvint à son acuité dans la polémique entre cartésiens et newtoniens. Fidèles à Aristote, les scolastiques enseignaient que la nature a horreur du vide. Descartes est lui aussi adversaire du vide, mais il l'est aussi des scolastiques, auxquels il reproche d'admettre un mouvement spontané parfaitement irrationnel et des "formes substantielles" à l'action invérifiable ;

pour lui, tout mouvement résulte d'une action au contact. Le vide est impossible, puisque la matière, c'est l'étendue elle-même. Cependant, en 1643, Torricelli invente le baromètre, montrant que la pression de l'air équilibre la pression d'une colonne de mercure au-dessus de laquelle il ne peut y avoir que du vide.

Aux explications mécanistes de Descartes, Newton substitue des explications dynamiques par des forces (attraction, gravitation) et, par là, admet l'action à distance qui ne s'oppose pas à l'existence du vide. Newton pensait d'ailleurs que, dans l'univers, le vide l'emporte beaucoup sur le plein.

L'existence du vide mène à repenser la nature de l'espace. Sont impossibles aussi bien la thèse de Descartes (l'espace, c'est la place occupée par la matière étendue) que celle de Kant (l'espace est une forme imposée par le sujet percevant aux impressions perçues. La théorie de la relativité a sans doute des solutions à proposer.

5/ L'expérience psychologique du néant.

Des êtres humains affirment avoir eu l'expérience du néant, en tant que la réalité vécue est vécue comme "rien", comme néant de valeur (Baudelaire : *le Goût du néant*). Kierkegaard définit l'angoisse comme conscience de l'existence du rien ; décrivant sa propre expérience de croyant (comment un croyant peut-il pécher ?) il montre que dans l'innocence il y a le pouvoir de devenir coupable. L'innocence est conscience de "rien", puisque la faute n'est pas commise, mais ce rien est une réalité, puisqu'il est la possibilité effective de la faute ; l'innocent sent en lui la possibilité d'une initiative catastrophique, et ce sentiment, c'est l'angoisse. "On peut comparer l'angoisse au vertige. La liberté succombe dans ce vertige. La liberté, se relevant, se voit coupable.

Pour Kierkegaard, l'angoisse est un fait humain universel ; ceux qui disent ne l'avoir jamais éprouvée sont des gens qui en ont une peur panique et multiplient les précautions pour l'éviter. Il y a aussi l'angoisse d'après la faute, l'angoisse du pécheur qui s'enferme en lui-même, refusant de renier sa faute. Pour Kierkegaard, on ne guérit de l'angoisse que par la foi, qui permet la "répétition".

Heidegger a utilisé les analyses de Kierkegaard en les abstrayant du contexte chrétien. L'homme se sait dans sa vérité quand il se saisit dans l'être-pour-la mort. L'angoisse devant la mort fait passer du monde impersonnel du "On" à l'authenticité. L'angoisse n'est pas la peur, qui affronte un danger précis ; l'angoisse, elle, met devant la réalité du "rien" sur laquelle se profile la vie authentique.

Sartre : l'homme est habité par le néant ; dans la conscience éthique de soi, il se saisit comme séparé de lui-même. La conscience s'expérimente comme pouvoir de négation : elle pose l'image comme un non-être, dans l'émotion elle tente de supprimer magiquement le danger. Le néant est négation active de l'être, "en son coeur, comme un ver". Ce néant, c'est ma liberté : l'angoisse n'est pas la peur de tomber, elle est la peur de se jeter dans le vide, l'angoisse me dit ma liberté, une liberté absolue

Levinas estime que c'est le souci de la conduite, donc la morale, qui doit être à la base de la recherche philosophique. Les progrès des sciences expérimentales et le kantisme ont porté un rude coup à la métaphysique ; Levinas pense qu'il faut s'en dégager, renoncer à l'emprise du Même qui habite le discours métaphysique et donc ne pas rechercher un Autre bien déterminé auquel quasi s'identifier, mais un absolument Autre, et cet Autre, c'est autrui. Il est absolument autre, parce que,

comme moi, il est seul avec lui-même dans la conscience de soi. Mais il m'est accessible par son visage, dont l'appel éveille en moi l'idée d'infini tacitement présente : **je n'aurai jamais fini de répondre à l'appel d'autrui**. Lévinas cherche autrui dans sa radicale altérité, et non dans l'altérité déterminée du discours platonicien. Je ne trouverai pas autrui dans l'Être rationnel compact, pénétré par la Raison, auquel se réfère ce discours, mais "au-delà de l'être", dans ce qu'il faut bien appeler le non-être.

Ainsi accepter la réalité du néant a-t-il abouti à une profonde transformation du discours philosophique. Cependant, dans ce nouveau discours, on retrouve maintes divergences qu'on trouvait dans le discours traditionnel

6/ Dieu sans l'être

Alors que Heidegger laisse seulement une place à un divin assez vague qui pourrait être tout aussi bien le divin des Grecs que celui des anciens Germains, Marion, tout en acceptant l'essentiel des analyses heideggeriennes, maintient la place du Dieu chrétien. **Il part de l'opposition entre l'idole et l'icône, toutes deux figures du sacré. L'idole est un objet, et qui fait partie de l'expérience sensible, mais il est considéré comme porteur de mystérieux pouvoirs ; mais l'idole n'a pas d'au-delà, c'est le regard qui fait l'idole, non l'idole le regard. La pensée abstraite peut d'ailleurs fournir des idoles : la patrie, le progrès, la laïcité. Peut devenir idole tout objet ou projet de ce monde auquel on donne un caractère sacré.**

Au contraire, l'icône, loin d'être créée par le regard, est censée indiquer au-delà d'elle une transcendance qui nous regarde. L'icône peut revêtir plusieurs apparences : une représentation, mais aussi un événement, une rencontre (Claudel, Péguy, Simone Weil...). Au-delà de l'icône, il y a le Dieu transcendant, non pas le souverain du monde, le sommet de l'Être, mais l'Absolu qui appelle à se quitter soi-même, à quitter le monde organisé qui ignore la différence ontologique : Dieu sans l'Être. Marion va très loin dans la dénonciation du Dieu-idole : même le Dieu de la religion morale de Kant serait une idole (Luther : "*pecca fortiter, sed ama fortius*"). **Il n'y a plus de "démonstration" de l'existence de Dieu, il y a simplement la certitude personnelle d'une présence et d'un appel.**

7/ Le non-être étant du Mal

N'y-a-t-il pas un autre dépassement de l'Être, mais à l'opposé ? **La plupart des religions ont dans leurs dogmes la croyance à une divinité, ou une semi-divinité du Mal.** On les comprend, si l'on considère les cruautés gratuites dont se rendent coupables par exemple certains personnages de Sade, le goût d'avilir, mais aussi la complaisance de gens ordinaires pour les scènes de torture. Ce serait en somme une sortie de l'Être par le bas, par l'irrationalité du Mal. **Dans le christianisme, on a la figure de Satan. Comment la concilier avec celle du Dieu de bonté ? C'est l'affaire des théologiens. Les philosophes ont assez à faire à poser les problèmes.**